L'Ange sur le Seuil

Monsieur le curé enfermait les ailes de l'ange Gabriel dans le grand placard de la sacristie, avec les nappes de l'autel, des cierges, les vêtements sacerdotaux, les burettes et les livres saints. . Quand on ouvrait ce placard, une odeur de Paradis vous sautait au visage, car cela sentait l'iris, la cire, la lavande et l'encens. Aussi, Ameline, l'enfant de chœur, se proposait-il toujours quand il fallait mettre de l'ordre dans ce placard embaumé. Il y entrait tout entier, étant resté petit et mince pour ses douze ans, se cachait sous les chasubles et s'attardait là, accoté au mur, les narines dilatées et les yeux mi-clos, à s'imaginer des choses miraculeuses qui lui donnaient le vertige.

Il montait au ciel, couché sur un nuage d'oiseaux.

Il aimait aussi caresser de la main les longues plumes soyeuses des ailes de l'ange Gabriel, des ailes qu'il revêtait, lui, Ameline, une fois l'an, à la procession de la mi-août, alors qu'en robe blanche et couronné de roses, il conduisait, en la tenant par la main, à travers les rues de la ville, une toute petite fille de cinq ans et lui montrait le ciel d'un index levé.

Ah! quel beau jour c'était pour Ameline!

Devant lui, les tambours du collège scandaient les pas des assistants:

Plan... plan... rataplan... plan... plan...
Rataplan... plan... plan...

Les demoiselles de l'Ecole chrétienne en robes de première communion, dont le groupe vaporeux avait l'air d'un nuage en marche, clamaient: "Gloria in Excelsis Deo" de toute la force de leur foi, des bannières s'enflaient dans le vent comme des voiles et la Vierge-Mère, en manteau d'azur criblé d'étoiles, portée sur un pavois, dominait la houle des têtes et se penchait à gauche et se penchait à droite, au rythme de la marche des porteurs, comme pour écouter de plus près les prières de la foule agenouillée. Devant lui, Amelin des enfants jetaient, par poignées, des pétales de roses, qu'il foulait sous ses pas. Dans son dos les grandes aile blanches s'ouvraient et se fermaient comme pour un envol. Il marchait dans un rêve et ne voyait point le beau décor des fenêtres et des balcons, les tapis, ni les nappes fleuries de guirlandes de lys et n'entendait pas non plus les chuchotements qui le précédaient:

—Tenez... voici l'ange Gabriel!

Ameline se préparait à ce rôle plus d'un mois à l'avance par une conduite exemplaire et des prières à la sainte Vierge qu'il aimait tendrement.

—Il faut être très sage pour mériter de devenir un ange, ne fût-ce qu'un jour, disait en souriant M. le curé.

Et Ameline s'efforçait de gagner cette perfection, tourmenté par le désir secret de posséder quelque jour un pouvoir surnaturel.

—Les anges, n'est-ce pas, ça fait des miracles!

Depuis deux jours, des troupes défilaient sans arrêt dans les rues de la petite ville, des troupes harassées, mornes, silencieuses, qui ne chantaient plus.

Les habitants, sur le seuil des portes, hochaient la tête tristement:

—C'est la retraite... l'ennemi s'avance... il parait qu'il veut prendre Paris... c'est la retraite!

Et voici qu'on entendit le canon... Les arrière- gardes passèrent comme des ombres, en débandade, dans un brouillard de poussière entre deux files de voitures, de prolonges d'artillerie, d'ambulances et de fourgons. Puis ce long cortège prit fin. Il n'y eut plus, sur la route, que des sacs de fantassins abandonnés.

Un obus tomba sur la mairie qu'il incendia. Les gens se réfugièrent dans les caves, épouvantés.

Au presbytère, Ameline s'acharnait à faire reluire un grand chandelier d'argent, quand le premier obus tmoba sur la ville. Il eut très peur et courut dans la chambre de M. le curé qu'il trouva debout, un peu pâle, le chapeau sur la tête, prêt à sortir.

—Mon enfant, dit-il, voici que ces misérables tirent sur nous... de pauvres gens vont être blessés, d'autres vont mourir. Mon devoir est d'aller vers eux sans tarder.

Et il s'en fut, très vite, son parapluie sous le bras en dépit du ciel limpide.

Alors les détonations se succédèrent à des intervalles rapprochés. Le sol trembla. Les explosions étaient épouvantables. Des pans de mur s'écroulaient dans un roulement de tonnerre. Les vitres des fenêtres éclataient.

Ameline se sauva dans l'église.

A genoux et les mains jointes, il implora la Vierge de sauvegarder la maison de ses parents, la vie de M. le curé qui était dehors en si grand danger, et l'église où il se trouvait. Il tremblait de tous ses membres. La sueur des angoisses mouillait ses tempes. Il priait tout haut:

—Sainte Vierge j'ai peur, protégez-nous... j'ai peur... oh! je vous en supplie, veillez sur ma maman, sur M. le curé et sur moi aussi... Je vous promets d'être toujours bien sage. Je vous promets...

Il pensa soudain que la procession de l'Assomption n'avait point eu lieu cette année, qu'on était à la fin du mois d'août et qu'il se trouvait encore digne de porter les ailes de l'ange Gabriel. Cela devait être agréable à la sainte Vierge. Peut-être l'écouterait-elle mieux, peut-être exaucerait-elle sa prière. Ah! il ne fut pas long à revêtir la longue robe blanche serrée à la taille par une ceinture d'or, ni les sandales qui montraient ses pieds nus, ni la couronne de volubilis artificiels, ni les longues ailes de l'ange Gabriel.

Dehors, la mitraille criblait les maisons avec des sifflements de tempête. Mais Ameline n'avait plus peur. Les anges ne craignent point les attentats des hommes. Il rentra dans l'église et embrassa les pieds de la Vierge sous lesquels un serpent écrasé expirait. Un obus tomba tout près dans le cimetière. Un éclat creva un vitrail, décapita Ponce-Pilate, ricocha sur un ex-voto de marbre et tomba dans un bénitier avec un grésillement. L'ange Gabriel ne sursauta même point. Comme aux plus beaux soirs de paix, très lent, le crépuscule naissait. L'ombre se pelotonnait dans les confessionnaux. Depuis quelques minutes le bombardement semblait diminuer d'intensité. L'ange Gabriel monta sur l'appui-bras d'un prie-Dieu accoté au mur et regarda par la brisure du vitrail.

—Oh! souffla-t-il avec effroi.

Tout le bas quartier de la ville était en feu. L'air charriait une âcre odeur d'incendie.

Soudain l'ange Gabriel vit deux mains sanglantes s'agripper à la crête du mur qui enfermait le cimetière. Puis un visage livide apparut. C'était un soldat blessé, sans armes, qui se hissa péniblement, chevaucha le mur et sauta sur une tombe. Il chût sur les genoux, se releva en chancelant, jeta des regards anxieux de tous côtés et, se cramponnant aux croix des sépulcres, il s'avança vers la petite porte basse pratiquée dans un des bas-côtés de l'église et qui s'ouvrait sur le cimetière.

Quelques instants s'écoulèrent. L'ange descendit de son observatoire.

Une main fébrile fit claquer plusieurs fois le loquet, mais l'huis verrouillé resta clos. L'homme, dehors, défaillait. L'ange entendit monter sa plainte:

—Mon Dieu! sauvez-moi... par pitié, sauvez-moi!

L'ange—certainement selon la volonté de Dieu—tira le verrou, souleva péniblement le loquet, mais ne put retenir la porte qui s'ouvrit d'un seul coup, sous le poids de l'homme. Le blessé tomba dans l'église, jeta un cri et s'évanouit. L'ange, en hâte, referma la petite porte basse et dans la coquille de ses mains réunies courut quérir de l'eau fraiche au bénitier pour en inonder le visage du soldat.

Le bombardement s'était arrêté, on n'entendait plus qu'un grand brasillement. L'ange Gabriel tressaillit.

Des crosses heurtaient la petite porte basse. Des hommes—combien étaient-ils?—discutaient dehors, dans un étrange dialecte. Soudain, une voix cria dans un mauvais français:

—Oufrez la borte... je fois du sang sur la borte... le Fransoze ist da... oufrez!

Des Prussiens poursuivaient le blessé. Ils voulaient le reprendre pour le tuer sans doute... Pour le tuer! L'ange se tourna vers la Vierge avec désespoir. Il lui sembla qu'elle avait un peu penché son visage vers l'homme étendu. Alors il sentit qu'une grande force exaltait son âme, que ses membres devenaient plus puissantes que ceux d'un géant et son regard plus terrible que celui d'un archange au jour du Jugement Dernier. Puis il alla se placer résolument devant le blessé et mit ses bras en croix.

—Le Fransoze ist da!

Les crosses et les talons martelaient la porte. Les vieilles ferrures tenaient bon, mais le bois vermoulu s'effritait sous les coups. Deux planches sautèrent.

Dans l'église, il y eut comme un bruit de foule. De leurs niches, les saints de pierre se tournaient vers la porte.

Le canon d'un fusil s'allongea brusquement vers l'ange Gabriel. Mais le coup ne partit point. Des faces poudreuses et cruelles de Prussiens s'encadrèrent dans la brèche.

—Je vous salue Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous...

Que virent-ils dans la pénombre de l'église qui leur fit pousser, tous ensemble, un grand cri d'épouvante? Que virent-ils? Ils se rejetèrent en arrière, hoquetant des mots rauques, dans un conciliabule précipité.

—Vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni...

En vérité, je vous le dis, un ange, un ange véritable, les pieds joints, se soulevait de terre, les ailes éployées, le front couronné de feu, terrible et radieux comme la Justice de Dieu.

Le bruit d'une galopade éperdue s'entendit dans le lointain. Les Prussiens fuyaient...

C'est ainsi qu'Ameline, avec l'aide du Ciel, sauva d'une mort certaine, le 30 août 1914, dans la petite église de L..., le sergent Paul François, du 113e de ligne, mon frère de lait.—Alfred Machard.

COMPARAISON

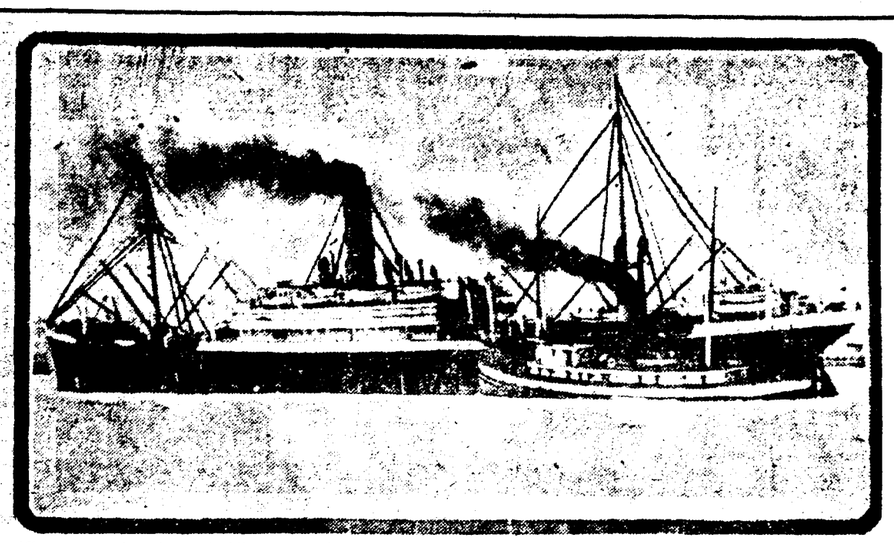
Armand.—Encore la pluie! que c'est triste un temps pareil!

Justine.—En vous regardant tout-à-l'heure, c'était mon impression.

Armand.—Comment cela, en me regardant?

Justine.—Eh oui, je vous trouve, vous aussi comme le temps, toujours plu... vieux.

LE NIAGARA SORTANT DU PORT



Le magnifique paquebot français Niagara, qui a été retiré du service de New York et transféré à la Nouvelle-Orléans, a quitté notre port lundi après-midi pour le Havre avec un grand nombre de passagers et du fret en quantité. Le cargo a été obtenu par le "Texas Transport and Terminal Company." Les passagers ont été inscrits par l'agence F. J. Orfila. Le Niagara sera de retour en juin pour son second voyage, vers le 3 de ce mois.

APRES LA BATAILLE

...Maintenant que tu sais, ma chère sœur, que je me suis heureusement tiré de la bagarre et que j'y ai même gagné la Croix de guerre, maintenant que mes hommes—qui se sont si héroïquement battus—se reposent gaiement dans un abri de l'arrière et que j'ai un peu de temps pour t'écrire sur mes genoux, je veux te conter une aventure assez étrange, presque romanesque, qui m'est arrivée l'autre jour, au moment où la bataille finissait et quand déjà les ordres de "cessez le feu" avaient couru, éteignant une à une les détonations. Toi qui aimes la musique, qui sens tout ce qu'elle contient d'infini et de consolation, ce petit récit te fera plaisir, j'en suis sûr, et tu y trouveras plus qu'une anecdote... peut-être une pensée et peut-être—qui sait?—un espoir...

Donc c'était le soir du 25. Toute la journée nous avions avancé, reculé, rampé, bondi; beaucoup s'étaient couchés pour ne se relever plus, d'autres avaient senti le frôlement de la mort et, blessés, s'arrêtaient pour souffrir dans un sillon ou retournaient à l'arrière se faire panser; moi, tout étourdi de n'être pas touché, je marchais en tête de mes braves avec cette confiance d'être invulnérable qui finit par s'emparer de vous et qui fait qu'on passe partout. La nuit tombait et nous étions vainqueurs. Dire cette impression de journée faite, de devoir accompli, de repos conquis est trop difficile pour moi. Et pourtant ce n'est pas un sentiment complexe, délicat, littéraire, non, c'est une grande impression pleine et forte, la conscience de s'être bien donné. J'imagine que les grands artistes doivent éprouver quelques chose comme cela, quand ils ont mis la dernière touche à leur tableau ou à leur poème.

J'avais ordre d'occuper le petit village de X..., qui flanquait notre et n'avait pas été trop saccagé pendant le combat. Quand je vis mes hommes occupés à faire la soupe et bien installés pour un campement provisoire, je m'avançai dans l'unique rue où se pressaient jadis les maisons qui avaient contenu tant de douleurs et de joies, tout ce qui constitue une vie humaine, et qui maintenant, désordres, désolées, laissaient leurs portes et leurs fenêtres ouvertes, comme pour montrer que les âmes en étaient parties.

Seule l'église devait encore être habitée; une fenêtre, dans le mur des bas-côtés, s'éclairait d'une lueur rougeâtre; il y avait donc quelque chose qui vivait là dans cette cité morte et je me hâtai de pousser la porte.

Je vis une humble et rustique église avec ses bancs de bois, sa chaire étroite, son autel pauvre, et sous la clarté vacillante d'une lampe, l'ombre d'un homme qui errait, s'arrêtant parfois, se baissant, touchant çà et là les objets pour s'assurer qu'ils existaient encore et n'allaient pas s'émietter sous ses doigts. En entendant mon pas, il vint à moi et comme si nous étions dans la vie ordinaire me demanda ce que je désirais.

—Je cherche, lui-dis-je, l'ambulance qui a dû être installée ici aussitôt après la cessation du combat.

—Ah! mon capitaine, s'écria-t-il—sans doute il avait aperçu mes trois galons sur ma manche—c'est votre compagnie qui est campée dans le bois des Hogues? Quelle journée! J'avais dû m'en aller à deux lieues d'ici pour exercer mon ministère et je n'ai pu rentrer. Quand je suis enfin revenu, tous les habitants s'étaient enfuis. Je suis seul dans ma pauvre église et je cherche à voir si elle existe encore.

—Je vais la chercher avec vous. Peut-être y a-t-on besoin de moi.

Nous sommes sortis ensemble et, comme il refermait soigneusement la porte, je vis que c'était un vieux prêtre aux traits doux et peu puérils. Il aurait pu se passer de cette précaution, car la lune me montrait une brèche énorme faite dans le mur par un obus et deux hommes auraient pu y passer de front.

La lune, pendant que j'étais dans l'église, s'était levée; elle étendait ses tapis dans la campagne et faisait aux choses un aspect qu'elles n'auraient jamais songé à avoir sous la clarté du jour: la rue maintenant m'apparaissait comme un ruban de lumière. L'abbé me dit:

—Si on a installé l'ambulance quelque part, c'est au bout du pays, à la ferme Saint-Mathieu.

J'étais inquiet de mon lieutenant Lefaivre, qui avait reçu un éclat de grenade pendant le combat.

—Allons, allons vite.

Nous longions la rue que je m'imaginais si tranquille et si douce en temps de paix avec ses femmes sur le pas des portes, ses poules errantes, ses gros chiens étendus ou ses enfants rentrant de l'école; l'astre cachait bien des choses sous ses blancheurs de velours, mais l'œil découvrait pourtant des trous, des déchirures, toute une ruine des choses.

Au bout du village, le curé me montra de longs bâtiments un peu désordonnés comme ceux qu'on a bâtis au fur et à mesure des besoins. C'était la ferme Saint-Mathieu, et il ne s'était pas trompé: l'ambulance était là. Je pressai le pas, mais comme nous nous taisions depuis un bon quart d'heure, je dis, pour parler:

—Votre paroisse est grande, monsieur le curé. Combien d'habitants?

Et cet homme simple observa:

—Dix-huit cents, mon capitaine. Autrefois on comptait par âmes, maintenant c'est par électeurs.

J'allais répondre quand je fus surpris d'entendre venir jusqu'à moi des notes de musique, une symphonie d'une tendresse calme et douce, d'une paix majestueuse, d'une sensibilité subtile et forte.

—Ah! la Sonate au clair de lune! La sonate de Beethoven!

—Beethoven! se récria mon curé, n'est-ce point un Boche?

—Non, monsieur l'abbé, Van Beethoven était un brave Flamand de Louvain. Mais écoutez, écoutez...

—Cela vient de Saint-Mathieu ou plutôt de l'ambulance. Qui peut se permettre de faire ainsi de la musique?

—Oh! monsieur l'abbé, elle est si belle!

Je m'avançais, l'âme soulevée par ces accords; il semblait qu'ils vinssent au-devant de moi pour me saluer en cadence, pour m'attirer, pour me guider, et véritablement c'est conduit par eux que je me trouvai à la petite porte de la ferme, alors que le prêtre avait disparu déjà par la grande cour sous l'arceau qu'ombrageaient les plis d'un drapeau à la croix rouge.

Tu sais les façons nobles et parfaites qu'a le grand musicien de conduire une pensée en nous laissant une plénitude de contentement et le sentiment apaisé qu'on n'a plus rien à désirer après cela. C'est avec cette impression que je me trouvai subitement devant un lit où je reconnus mon lieutenant, Lefaivre, endormi tout pâle dans une sorte de béatitude.

Un mouvement se faisait à la porte d'une pièce voisine et je vis une charmante figure de femme qui se penchait comme pour me demander ce que je faisais là. Je lui dis ma joie d'avoir retrouvé celui que je cherchais et l'harmonieux hasard qui m'avait mené jusqu'à lui. La dame rougit beaucoup:

—La blessure de cet officier était légère et a été vite pansée, mais l'intensité des explosions, la commotion du coup avaient tellement frappé ce malheureux qu'il se trouvait tantôt dans un état de surexcitation violente, tantôt dans une prostration absolue. Le major était déconcerté par ce cas, assez fréquent pourtant dans cette terrible guerre, et d'ailleurs d'autres blessés réclamaient ses soins; c'est alors que, voyant dans cette pièce le piano qui servait à la fille du fermier—elle a reçu de l'éducation—j'ai eu l'idée de m'asseoir au clavier, de jouer des airs capables de calmer cette fièvre. Vous voyez que j'ai réussi.

C'était une très jolie femme, de celles qui n'éblouissent pas au premier abord, mais dont le charme peu à peu pénètre et domine, s'insinue par tous les détails. Voyant que je la regardais, elle se méprit à mon attention et crut devoir me dire:

—Vous vous étonnez sans doute, monsieur, de me voir ici; je ne fais pas partie de l'ambulance. J'habitais un château à quelques lieues d'ici et j'ai été surprise par la brusquerie de l'action militaire. Alors j'ai demandé secours à l'infirmière-major qui est ma parente, elle a bien voulu me prendre avec elle et j'essaye de rendre des services... Je suis la comtesse de Montalais.

C'était elle! ton amie! cette charmante Hélène dont tu me parlais toujours et à laquelle tu avais pensé pour moi, malgré mon entêtement de célibataire impénitent; c'était la jolie veuve que j'avais toujours refusé de voir... je comprends pourquoi, maintenant... parce que j'avais peur de l'aimer.

Ma foi, ma chère Henriette, après la guerre, si je ne suis pas tué et si Mme de Montalais n'a pas gardé un trop mauvais souvenir du poilu farouche que je dus lui paraître ce soir-là, après quinze heures de bataille... eh bien! nous reparlerons de la Sonate au clair de lune.—François de Nion.

LA PAUVRE ISADORA

Nous lisons dans le Courrier des Etats-Unis: Pauvre Isadora!... Son mari l'a quitté et sa patrie la renie. Le département du Travail a décidé en effet qu'elle avait perdu son titre de citoyenne par son mariage avec le poète russe Serge Essenine, mariage contracté le 1er avril 1922.

On se souvient qu'en quittant nos rivages avec son mari, le poète blond, bolcheviste et véhément, l'illustre danseuse n'avait pu retenir sa langue et qu'elle s'était laissé aller à tourner en ridicule les institutions américaines. La prohibition surtout avait le don d'exciter son ire, et sur cette question-là nous ne saurions lui donner tout à fait tort, car la prohibition telle qu'elle est fait beaucoup plus de mal que de bien. Cependant, depuis que les journaux parisiens nous ont appris l'aventure... piquante dont son mari fut le héros, nous savons qu'elle prêchait pour son saint. On se souvient qu'après une tournée dans les bars parisiens où son inspiration le mena, le poète rentra en son hôtel en proie aux démons belliqueux, et qu'il brisa tout ce qui se présenta à ses coups. L'Isadorable dut prendre la fuite et il ne fallut pas moins d'une demi-douzaine d'agents pour conduire au poste le poète "victime, déclara-t-il, de la sécheresse américaine et qui avait voulu rattraper le temps perdu."

Cette boutade d'ivrogne offre un enseignement: une abstention imposée conduit vers les excès, le fruit défendu est toujours plus tentant que celui qui ne l'est pas!

"Les gens riches boivent plus qu'avant la prohibition, avait déclaré Isadora. Quant au peuple il s'empoisonne avec des boissons frelatées. Les seuls à profiter de la sécheresse sont les fraudeurs qui empoisonnent sans remords leurs compatriotes."

Elle disait là des vérités, et si elle n'avait pas dit autre chose, il est certain que le secrétaire Davis n'aurait pas envisagé le moyen de lui retirer son titre de citoyenne.

Aujourd'hui, les choses sont simplifiées et du fait qu'elle a épousé un citoyen russe, Isadora Duncan perd son titre de citoyenne. Ainsi en a décidé le département du Travail, et dans le cas où la danseuse voudrait redevenir Américaine, elle devrait faire comme tous les immigrants, c'est-à-dire se faire naturaliser.

Mais après tout le mal qu'elle a dit de sa patrie, et ses idées révolutionnaires, il est probable qu'elle n'obtiendrait pas aisément ses papiers de naturalisation. Du fait même qu'elle a déclaré ne pas approuver les principes de notre Constitution, elle s'est fermé les portes du pays.

HUE—ET LE CHEVAL

C'était un bon médecin de campagne qui avait une grande passion pour les mûres. Un jour qu'il passait à cheval, il voit un beau mûrier chargé de mûres; mais, comme le mûrier était entouré de ronces et d'épines, pour ne pas se blesser, il monte debout sur son cheval et commence à manger des mûres, pensant en lui-même: je tomberais et je me ferais bien mal si quelqu'un passait et qu'il dise (et il dit très fort) hue! A ce cri, le cheval partit, et notre bon médecin tombe parmi les épines. Il se blesse par sa faute puisque lui-même fit partir son cheval pour avoir dit tout haut ce qu'il pensait

REGLEMENTATION DU MARCHE MARITIME DE STRASBOURG

Strasbourg.—Depuis longtemps des difficultés étaient pendantes entre la France et la Belgique relativement à la surtaxe d'origine et d'entrepôt des marchandises importées en Alsace et Lorraine via port d'Anvers.

Quand, en 1918, le Rhin d'Alsace redevint français, des pourparlers furent immédiatement engagés par le gouvernement belge en vue de maintenir le statu quo économique et, notamment, l'exonération de la surtaxe d'entrepôt.

Un décret du 23 décembre 1919 consacrait nouvellement cette situation en stipulant que, du port de Strasbourg, toutes les réexpéditions étaient autorisées, quelle qu'en fût la destination, mais à la condition que les marchandises fussent arrivées en droiture du port d'Anvers et amenées à Strasbourg par voie d'eau. Toutefois, exception était faite pour les laines, cotons, épices, poivres, cacaos et cafés qui ne pouvaient sortir de l'Alsace et de la Lorraine que s'ils étaient arrivés à Strasbourg sous connaissement direct de leur provenance.

Ce décret, dans la pratique, suscita bien des difficultés. Aussi une modification en faveur des Belges fut-elle consentie le 18 avril 1921. Les poivres, thés, épices, cafés et cacaos, les bois, les nitrates et engrais, les pelleteries, les farines et céréales, etc., entrant en France par voie ferrée se trouvent assujettis au régime de l'acquis à caution. Pour échapper à la surtaxe, toutes ces marchandises devaient être déchargées dans les magasins du destinataire et, avant de pouvoir ressortir de nos trois départements, on exigeait qu'elles eussent été l'objet d'une transformation quelconque.

Mais la douane française interprétant le décret d'une manière stricte, en considération du préjudice causé aux autres ports français, refusa le visa à toutes les marchandises "à marché" qui avaient séjourné plus de dix jours en entrepôt dans le port d'Anvers. Quant aux marchandises "non à marché," pour bénéficier de l'exonération de la surtaxe, il fallait qu'elles fussent contrôlées par la douane belge et retenues en entrepôt soit sur les quais du port soit sous des hangars.

Les commerçants d'Alsace et de Lorraine avaient souscrit à ces conditions par considération pour les autres ports de France, mais il était à prévoir que de nouvelles modifications ne tarderaient pas à être apportées à cet état de choses.

Les Belges, en effet, ne se sont pas résignés à accepter telles quelles les conditions de la douane française. Sans doute, pour obtenir une revision en leur faveur auront-ils tiré argument de la solidarité de nos deux pays dans l'action économique et militaire qu'ils exercent dans la Ruhr.

Le président de la chambre de commerce d'Anvers a été informé officiellement que "M. le président du conseil a prié le ministre des finances d'appliquer dans sa lettre et dans son esprit l'accord du 18 avril 1921, relatif à l'exonération des surtaxes d'origine et d'entrepôt des marchandises entrant par les ports belges et destinées aux trois départements d'Alsace et de Lorraine. Aucune restriction ne sera apportée au séjour et à l'entreposage de ces marchandises à Anvers. La mention de ces restrictions disparaîtra du certificat."

En d'autres termes. Anvers ne sera pas seulement un lieu de transit pour les marchandises françaises importées par Strasbourg ou Thionville, mais ce sera aussi un centre de marché.

Les certificats de la douane belge devront seulement porter le visa du bureau des douanes françaises d'Anvers.

LA FRANCE ET LA RUSSIE

Paris.—Les Français portent leur attention aujourd'hui, sur l'idée exprimée par Basile Maklakoff, démocrate constitutionnel, qui fut nommé ambassadeur en France sous le régime Kerensky. Maklakoff pense que la Russie se réhabilitera, lorsque les éléments modérés domineront le gouvernement soviétique et exécuteront les réformes essentielles.

Plus que toute autre nation peut-être, la France souhaite renouer ses relations avec la Russie, lorsque la chose pourra se faire. Ce rapprochement devrait s'effectuer au plus tôt, dit-on en maints milieux, car le peuple français détient une forte partie des obligations russes. Ces possesseurs de titres se recrutent surtout parmi les paysans et les classes ouvrières. Ils demandent sans cesse à leurs représentants parlementaires de protéger leurs intérêts.

La difficulté réside dans le refus du gouvernement bolchéviste de reconnaître la dette contractée par les tsars, à l'étranger. La suggestion des soviets de permettre à la conférence de la Haye de négocier directement avec les détenteurs de bons français, à l'insu du gouvernement de Paris, est considérée ici comme une tentative de propager les doctrines bolchévistes.

MOTS JUSTES

—Qu'arrive-t-il quand les mineurs ne descendent plus?

—Le charbon monte.

RICHESSE VINICOLE DE FRANCE

Un article très intéressant sur les richesses de la France en vignes vient d'être publié par M. Louis Mathieu, directeur de l'institut oenotechnique de France, qui dit:

Notre richesse vinicole est constituée par nos vignes: 1 million et demi d'hectares répartis dans 77 départements produisant en moyenne 50 millions d'hectos d'une valeur approximative de 5 milliards, par nos établissements commerciaux et toutes les industries annexes qui font vivre de cette richesse plus de 1-6 de notre population.

La réputation de nos vins avec leur gamme incomparable, de nos eaux-de vie, aux parfums inimitables, sont également un élément de richesse basé sur la qualité de ces produits et acquise par les efforts de générations de commerçants qui ont su conquérir peu à peu les marchés du monde entier.

Comment maintenir le revenu de cette richesse contre lequel se coalisent tant d'adversaires, depuis les prohibitions religieuses, législatives, parfois de la mode, des campagnes antialcooliques, jusqu'aux multiples et écrasantes taxes fiscales, sans oublier la concurrence des vignobles nouveaux venus, et l'éclosion générale d'un nationalisme qui tend à entraver nos exportations?

Le problème est très complexe, non seulement par la diversité de ses éléments, mais encore par leurs variations avec le temps; de nombreuses solutions ont été proposées; de multiples initiatives ont suscité d'admirables efforts, divers comités ont été créés avec des buts bien définis. Les résultats ont-ils répondu à l'activité dépensée? Il semble que parfois les efforts ont été dirigés dans des voies trop divergentes, et que leur coordination eût été plus féconde.

Pourquoi n'y aurait-il pas une sorte de conseil suprême composé de délégués des associations, comités, fédérations, groupes intéressés, conseil qui élaborerait les plans d'ensemble pour un front unique de défense et de propagande tout en laissant à chacun sa sphère d'action.

La Société des Agriculteurs de France ne serait-elle pas indiquée par sa haute autorité morale, la longue série ininterrompue des services rendus à la cause viticole, non seulement pour participer à cette création, mais pour en prendre l'initiative, concurrement avec les grandes associations s'intéressant plus spécialement à la vigne et au vin?

Il nous faut une politique du vin qui impose des devoirs à la fois au Parlement, aux administrations, et surtout aux intéressés, et si cette politique est rationnellement conduite, les épreuves qu'a surmontées la viticulture dans le passé sont un sûr garant que le tenace amour du vigneron pour sa vigne lui assurera le retour rapide à une ère de prospérité.

COMMENT EN FRANCE ON PREPARAIT L'ABSINTHE

Bien que l'usage de l'absinthe ne soit plus permis en France, chacun de nous se rappelle fort bien avoir ou dégusté, ou du moins vu cette liqueur d'un beau vert clair se troublant par l'eau en donnant une liqueur opalescente verdâtre.

Mais nous ne nous doutons certes pas de la complexité de la préparation de ce breuvage qui ne nous est plus permis aujourd'hui, parce que nous en avons trop abusé. Mais ce que nous voulons d'abord faire connaître ici en quelques lignes, c'est toute la cuisine de ce breuvage, cuisine plus compliquée qu'on ne saurait le croire. L'absinthe n'est pas en effet le seul ingrédient de la liqueur; par contre, il en est le principal.

L'absinthe est une plante vivace très aromatique et d'une saveur amère, dont la feuille est d'un gris vert, couverte d'un duvet blanchâtre. On compte trois variétés principales d'absinthe:

La grande absinthe, celle qui est le plus généralement employée, qui croit spontanément dans les montagnes et dans les lieux incultes et rocailleux.

La petite absinthe, ou absinthe Pontique, que l'on trouve plus spécialement sur les rivages de la Méditerranée, dont le parfum et la saveur sont moins prononcés.

L'absinthe maritime, qui croit sur les rivages de l'océan Atlantique, dont la saveur rappelle celle de la grande absinthe, mais dont l'odeur aromatique se rapproche plutôt de la mélisse.

La grande absinthe et la petite absinthe sont les variétés dont on se sert le plus généralement.

Il y a quelques années, l'industrie de la liqueur d'absinthe constituait une industrie très propsère qui faisait vivre de nombreux travailleurs, principalement dans les régions de Pontarlier, Montpellier, Lyon.

Suivant les marques de fabrique, la constitution de cette liqueur était plus ou moins variée. C'est ainsi, par exemple que l'on y faisait rentrer en proportions variables, outre l'absinthe, de l'anis vert, du fenouil, de l'hysope, de la mélisse, de la coriandre, de l'angélique.

Un grand médecin nous affirme que pour vivre longtemps, il faut marcher beaucoup... seulement il oublie d'ajotter: en prenant bien garde aux autos.